

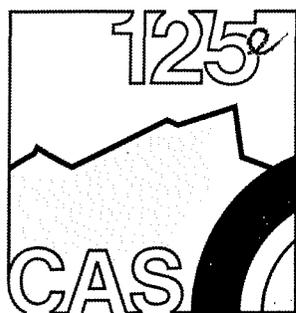
Mensuel de la section lausannoise **les** **diablerets** 65^e année

Numéro spécial

et des sous-sections
de Morges, Payerne, Vallorbe et Château-d'Œx



1863 - 1988



***les
diablerets***

1863 - 1988

Avant-propos

Diablerets: 125 ans!

Ce n'est pas même un nombre pair, 125 ! Convient-il que l'on s'arrête, que l'on célèbre et que l'on fête ? Oui, ont pensé la plupart des grandes sections nées en 1863. Et puis tout a marché si vite pendant ce dernier quart de siècle qu'il vaut, croyons-nous, la peine, en cette fin d'année, de jeter un coup d'œil en arrière.

1963-1988. Le rédacteur de ces notes — qui a perdu le contact avec la section des Diablerets pour se rapprocher de ses sommets et s'établir au pied de sa chaîne — après avoir parcouru trois cents bulletins, trouve que, en effet, les activités de la section justifient une vue rétrospective.

Cette revue sera forcément lacunaire. D'abord, il est impossible de reprendre — même en résumé — tous les événements. Ensuite, le choix de ce que qu'on retient est, quoi qu'on fasse, subjectif. Troisièmement, le souhait du rédacteur de ces lignes est de pouvoir être lu et même — suprême ambition — être lu avec plaisir : il se doit, il doit à ses aimables lecteurs, d'être bref, voire succinct. Ne sommes-nous pas à l'époque du téléphone et de la bande dessinée ? Le soussigné commettra donc pas mal d'oublis involontaires, sinon inconscients. Bien sûr, il faudrait ne pas décevoir tel clubiste obligeant, dévoué, actif, qui bénévolement a œuvré pour sa section et qui espère découvrir au moins une fois son nom dans ces lignes. Et pourtant il y aura des déçus. Je leur demande de m'excuser.

* * *

Avant de me mettre à rédiger mon texte, je voudrais dire un grand merci à tous ceux, souvent anonymes, qui ont pris la peine d'écrire dans le Bulletin des Diablerets. C'est grâce à eux, à leurs renseignements, que j'ai pu reconstituer — imparfaitement — la vie de la section pendant ces 25 dernières années. Je dois aussi beaucoup de reconnaissance aux frères Groux et à Alain Chevalley qui m'ont fourni la « matière première ».

PLAN

Fallait-il écrire des *Annales*, classer les faits selon le temps où ils ont eu lieu, les idées quand elles ont été exprimées ? Cette méthode comportait des inconvénients : on y serait revenu souvent sur des questions débattues, mais laissées en suspens (fusion CAS-CSFA, cabanes d'Orny, de Trient, etc.) étalées sur plusieurs années au prix d'inévitables redites, de fastidieux rappels. Si l'on tenait à ne pas laisser perdre tout à fait le souvenir de disparus dont le rôle fut souvent méritoire, chaque année aurait comporté une liste de noms, d'où l'impression, peut-être, que leur nombre l'emportait sur le nombre des vivants. Enfin — exemple décisif — la plaquette du Centenaire, due à Louis Seylaz, demeure le parfait modèle d'une publication de ce genre. A la réflexion, l'auteur de ces lignes a donc été amené à préférer un ordre des matières à l'ordre chronologique des événements. On tiendra compte toutefois de cet ordre selon le temps, dans une certaine mesure.

* * *

Ce qui frappe d'emblée, quand on feuillette la douzaine de volumes que constituent les bulletins de 1963 à 1988, c'est la somme impressionnante de travaux accomplis, d'activités déployées, d'idées discutées, de projets plus ou moins en cours de réalisation durant ces 25 ans. L'on est frappé aussi de tous les dévouements, le plus souvent silencieux et bénévoles, qu'a suscités l'appartenance à un club d'amis, même si, au fil des années, des appétits matérialistes se sont parfois manifestés.

* * *

Après cette introduction en guise de préface, il est temps d'aborder le sujet, surtout si son développement, conformément au vœu exprimé, ne doit pas être trop long.

Chronique 1963 - 1988

En avance sur la célébration du centenaire des Diablerets, la grotte de la Borde, berceau de la Section, avait été classée monument historique, à la fin de 1962 déjà.¹ Comme la plaquette du *Centenaire* avait paru avant les festivités de mai 1963, il est bon de rappeler que, organisées sous la présidence de Paul Wyssbrod, elles furent enrichies de remarquables exposés et conférences : La structure géologique des Alpes vaudoises (H. Badoux) ; L'âge des glaciers (André Renaud) ; Les naturalistes Thomas (Fl. Cosandey) ; L'alpiniste dans la cité (L. Seylaz), sujets très divers, tous de grand intérêt.²

Un nouveau fanion est offert à la Section par les frères Schaefer (les précédents dataient de 1892 et de 1913), et notre enseigne sur rue (due à Milon Landolt) est inaugurée le 13 janvier 1965.

Tout au long de l'année 1963, il est question de la protection du *vallon de Nant* que convoite l'armée, vallon qui nous tient à cœur parce que, cher à Rambert et à tous les alpinistes, il porte sur son flanc le sentier de la cabane Rambert par le Roc du Chasseur. Pour n'y pas trop insister dans ces notes volontairement brèves, disons que le thème de Nant sera repris maintes fois en séance et dans notre bulletin jusqu'en 1966, où enfin l'on apprendra avec soulagement que le vallon de Nant, sur l'insistance de Constant Pernet et par la volonté des Bellerins, restera à l'abri des convoitises et de mutilantes atteintes.

Dans le même ordre d'idées, un vieux membre, Ch. Rossier, s'inquiète de l'avenir d'*Anzeinde*. Il a, je pense, été entendu — exaucé ! — puisque, au moment où paraîtront ces lignes, ce haut pâturage conserve encore sa naturelle originalité et sa beauté.

En général, on peut affirmer qu'une préoccupation constante de notre Section, au cours de ce quart de siècle, a été la *protection de la nature* en montagne, la sauvegarde du monde alpin, par souci de transmettre intacte à nos descendants la part la plus originale et la plus caractéristique de notre pays : au moins les hautes Alpes, et si possible les Préalpes, plus difficiles à défendre intégralement. Les régions les plus élevées de la Suisse, où l'on trouve les neiges éternelles, non seulement ont fait l'enchantement de ceux qui nous ont précédés — et le nôtre — mais constituent un bien précieux, irremplaçable, commun à nous tous, qui demain sera peut-être le réservoir d'eau potable de l'Europe et qui ne doit en aucun cas devenir la propriété privée de sociétés, de promoteurs et d'autres particuliers, quels qu'ils soient.

¹ (Bull. 1963/1, pp. 11 et 12). Elle sera restaurée en 1976 (« inauguration » le 14 octobre). Voir les numéros 11 de 1976 et 1 de 1977 (p. 22). Le comité y tient séance (parfois).

² (Bull. 1963/6, pp. 5, 7, 9).

A cet égard (j'anticipe) si la Section a réagi négativement à la circulation motorisée dans les pâturages et forêts (en 1974, par ex.) par le rappel d'une interdiction déjà en vigueur, elle n'a pas pris position contre le tout moderne parapente qui ne trouble pas le silence et la quiétude de la montagne, pas plus qu'il n'en pollue l'air.

C'est dans le même sens que « Les Diablerets » avaient voté, en 1971, leur soutien à la pétition SOS-Préalpes, contre Montreux-Téléneige.

Il ne faudrait pas croire pour autant que la Section, faisant la leçon à d'autres, néglige de balayer devant sa porte : elle organise de vastes opérations de nettoyages (à Trient, par ex.) ; et un de ses membres a poussé le zèle jusqu'à inventer un « écrase-boîtes » qui facilitera le retour en plaine des déchets métalliques.

*Ce sommet a été nettoyé
par nos soins.*

*Veuillez le laisser propre.
Merci !*

Une initiative qui n'a pas duré longtemps,
l'expérience ayant été décourageante.

L'année 1964 fut celle de l'Exposition Nationale, où se tint notre extra-muros du 29 juillet, secteur « Terre et forêt ». Le CAS y présentait un stand, illustré par des photos évocatrices dues à Kinette Hurni.

Il fallut aussi, au cours de cette année-là, augmenter les taxes de nos chalets. Inflation oblige... Ces réadaptations de tarifs ne sont pas propres à notre Section. C'est pourquoi l'on n'y reviendra pas.

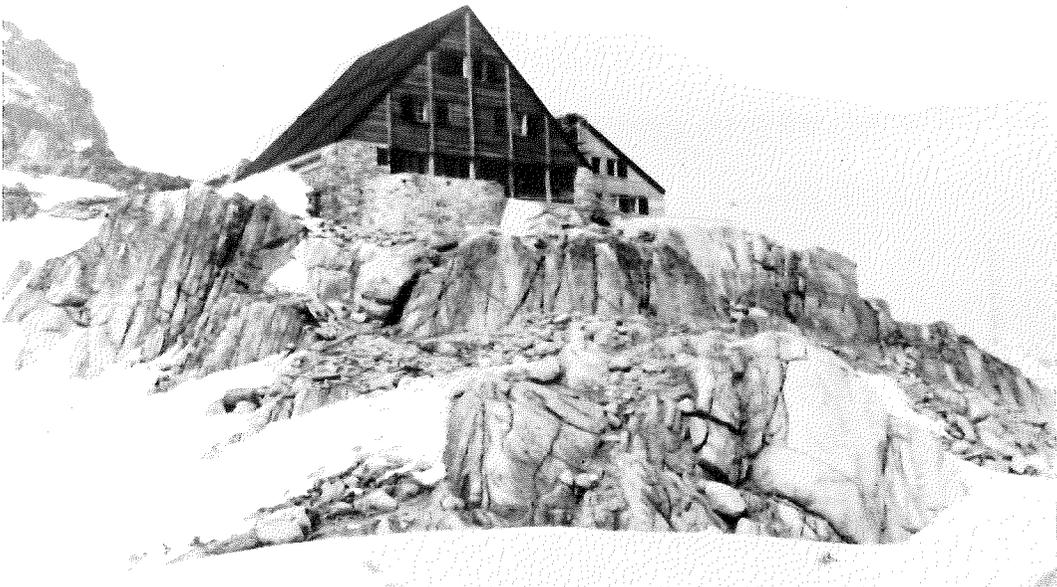
1966, année calme. Après 22 ans de services, notre concierge, Louis Rieben, cède la place à Roger Ecoffey et à son épouse. Quant aux quarantièmes anniversaires de deux sous-sections, l'un en 1965, l'autre en 1966, ils seront signalés dans dix ans, quand ils seront devenus jubilés.

1967. On commence à projeter l'agrandissement, voire la reconstruction de deux cabanes : Orny et Trient. On parle même du *complexe Orny-Trient*. Une commission est chargée d'étudier ce problème. Ce sera une longue histoire.

L'année suivante, la Section juge la dépense envisagée pour Trient trop élevée. L'agrandissement est pourtant voté le 27 septembre 1972. En mai 1974, on déneige à grand-peine l'emplacement en vue du début des travaux. Il coulera encore de l'eau sous les ponts — mais surtout il en tombera beaucoup du ciel — avant l'inauguration qui aura lieu le 21 septembre 1975.

Inauguration de l'agrandissement de Trient





Cabane d'Orny et centre de formation alpine

1975, une année qui reste inscrite dans toutes les mémoires : c'est bien la première fois dans l'histoire du Club alpin qu'une section décide le même soir la construction de deux cabanes. En effet, lors de l'assemblée extraordinaire de janvier, sous la présidence de Charly Dupont, notre Section accepte de reconstruire Orny et d'édifier le bivouac de Mittelaletsch.

A Orny, un premier refuge avait été construit en 1877 sur l'initiative d'Emile Javelle. Seize ans plus tard, en 1893, un second refuge, Orny II, est édifié à quelques mètres du premier. Qualifiée de « palace » au début, cette construction a subi les outrages du temps, elle ne répond plus aux besoins actuels. On construira donc, à 2831 m, une nouvelle cabane, Orny III, qui comptera 80 places (155 à Trient). La construction commencera en été 1975 déjà et les 27 et 28 août 1977, on pourra en même temps fêter le 100^e anniversaire d'Orny I et l'inauguration d'Orny III.



Bivouac de Mittelaletsch

La possibilité d'élever un bivouac à Mittelaletsch préoccupe la Section depuis 1973. A la fin d'août 1975, maintenant que la décision est prise, on choisit son emplacement dans un site magnifique, à 3022 m d'altitude, accessible à pied et à skis. Il est pourvu d'eau et jouit d'une vue étendue¹. Mais — comme pour Homère dont sept villes prétendaient être le lieu de naissance — trois communes valaisannes revendiquent l'honneur de nous céder la parcelle où s'élèvera notre charmante construction hexagonale. Des guides régionaux interviennent, ainsi que des milieux touristiques. Les choses peu à peu s'arrangent, les difficultés s'aplanissent... Les camions, téléphérique, hélicoptère se mettent à l'œuvre, et finalement notre bivouac (exposé au Salon du tourisme 1977 de Lausanne²), est mis en place et inauguré les 3 et 4 juin 1978³. Le message prononcé à cette occasion par le pasteur Pierre Vittoz figure dans le bulletin n° 12 de 1978.

¹ (Bull. 1977/10).

² (Bull. 1977/3, p. 15).

³ (Bull. 1978/5, n° 5).

LE COMITÉ CENTRAL À LAUSANNE

Dans les bulletins de la Section, on trouve une apparition du nouveau président central désigné : Charles Cevey. Lausanne avait été le siège du CC en 1882-84 (Eug. Rambert) et en 1926-28 (H. Faes). L'activité du CC concernant l'ensemble du CAS et non seulement la Section, nous pensons qu'il n'y a pas lieu de nous attarder sur ce point.

On trouvera l'état nominatif du CC de Lausanne dans le bulletin de Section n° 2 de 1970. Le samedi 29 septembre 1973, l'AD a lieu à l'Aula de l'EPFL, avenue de Cour. Le soir, banquet et soirée du 110^e anniversaire du CAS au Grand restaurant du Palais de Beaulieu (plus de 800 participants). Pour la première fois, les dames sont officiellement invitées à une fête centrale. Le dimanche 30 septembre, balade sur le Haut-Lac à bord du «Simplon», avec dîner.

L'ADMISSION DES DAMES ET LA FUSION DU CAS ET DU CSFA

Un premier sondage dans la Section pour ou contre l'admission des femmes au CAS avait donné un résultat négatif. Les esprits, visiblement, n'y étaient pas préparés. Mais l'idée faisait son chemin. Et les partisans de l'admission gagnaient du terrain, même parmi les aînés. A tel point que l'assemblée du 25 mars 1970 se prononça nettement en faveur de l'admission (110 contre 54). Majorité aussi, mais moins nette (84 contre 53 et 34 bulletins blancs) pour le libre choix — d'accepter ou non les dames — laissé aux sections.

La valeur de ce vote fut aussitôt contestée, pour vice de forme. La volonté ainsi exprimée par la Section n'eut d'ailleurs — provisoirement — aucune importance, l'AD extraordinaire du 10 juin 1970 à Horgen, ayant donné une majorité négative de 203 contre 159 acceptants : la défaite de ceux-ci était des plus honorables¹.

L'évolution des mentalités allait prendre du temps. Et ce ne serait pas (pas encore !) le CC de Lausanne qui aurait l'honneur de modifier les statuts du CAS en faveur de la mixité. (Simple parenthèse : le scripteur se souvient d'une assemblée de printemps de Monte-Rosa où, par acclamation et *sans aucun avis contraire*, tous les assistants s'étaient déclarés favorables à un Club alpin mixte. Cette assemblée se tenait à Sorebois sur Zinal, encore dans les neiges. Qui oserait prétendre après cela que la montagne n'a pas sur l'homme un effet bénéfique?)

¹ Cf. Tribune de Lausanne du 5 juillet 1970 et Bull. 1970/7, page 8.

A noter encore, autre parenthèse, que, lors du banquet du 27 janvier 1877, un certain M. Jullian chantait :

... « Refuserions-nous d'admettre
la moitié du genre humain ?
... Laissez-donc les dames s'en mettre :
Ouvrez-leur le Club alpin ! »

Cérémonie fusion CSFA-CAS



1978... s'ouvre par un éditorial de V. Durgnat où il est question de fusion « qui vaudrait mieux que fission ». Le CC a décidé de procéder à un sondage dans les sections. Les présidents lui transmettront, en mai, les réponses qu'ils auront obtenues. Les résultats de ce sondage indiquent que la proportion des opposants n'est plus que de 30 %. Et le vote de la Section, le 29 mars 1978, qui servira de préavis pour le CC, donne 193 oui et 101 non. La cause paraît entendue...

Pourtant la mixité — qui commence à faire son chemin dans les esprits — prendra bien du temps encore à se réaliser dans les faits. Au cours de l'année 1978, des éditoriaux de notre bulletin y font allusion, poussent à la roue... Par 310 oui et 108 non, l'assemblée extraordinaire du 29 novembre 1978 se déclare en faveur de l'*admission* des dames. Quatre d'entre elles deviennent membres de la section en janvier 1979, mais il faudra régler la procédure (organigramme de février) et établir un projet de contrat de fusion CAS/CSFA¹. La *fusion*, elle, deviendra effective le 1^{er} janvier 1980, après la signature du contrat le 17 décembre, document rédigé à la suite de l'assemblée extraordinaire du CSFA du 28 novembre 1979, donnant son accord à l'union en une seule de nos deux sociétés².

A noter que notre Section a toujours entretenu avec le CSFA d'excellentes relations. Nous n'avons pas oublié notamment les deux dons, l'un de Fr. 40 000.—³, l'autre — en 1974 — de Fr. 10 000.— que ces dames nous avaient faits en faveur de notre cabane de Trient.

Toujours généreuses, lors de la cérémonie de fusion du 30 janvier 1980, les dames de la Section lausannoise du CSFA offrent de nouveaux costumes à la Musique d'Anzeinde. L'heure est à ce qu'on pourrait appeler un heureux mariage et — sauf quelques démissions — l'euphorie de ces quasi-retrouvailles semble avoir effacé toute trace d'opposition.

Ainsi disparaît le CSFA puisque, après une carrière tout à fait honorable, cette société prend le nom du Club, son « mari ». Mais, s'il se fond dans notre grande section, le CSFA de Lausanne, outre un lot d'excellents souvenirs, nous apporte dans sa corbeille un merveilleux cadeau : le chalet de la Meyette.

¹ (Bull. 1979/4, p. 6 et pp. 11 à 15).

² (Contrat de fusion, Bull. 1980/1, pp. 14 à 20).

³ Voir à ce sujet la plaquette de Louis Seylaz : Section des Diablerets 1863-1963, p. 88.

DONATION À LA SECTION DE TROIS ALPAGES DANS LA VALLÉE DU TRIENT

L'exceptionnel peut arriver, le merveilleux se produire. M. Henri Badan, membre vétéran, offre à la Section 736 hectares de forêts et pâturages : La Lys, Les Grands, les Petoudes, soit toute la partie supérieure de la vallée du Trient.

Et que demande le généreux donateur en contrepartie ? Simplement de conserver ces sites dans leur état actuel, d'entretenir si possible les chalets d'alpage construits en pierres sèches et de reconstruire le chalet-buvette du Glacier détruit par une avalanche en février 1978.

Si — dans un premier temps — certains membres craignent que la Section ne soit entraînée à des dépenses excessives, ces objections, ou plutôt ces simples hésitations, sont bientôt balayées par un grand élan d'enthousiasme.

Grâce au donateur, toutes les questions relatives à ce transfert de propriété sont assez vite résolues (27 juin 1980). Mais il faudra ensuite plusieurs années pour mener à bien la réalisation de certains projets. En effet, la reconstruction de l'ancienne buvette requiert des fonds qu'il convient d'abord de collecter ; de leur abondance dépendra en fin de compte l'importance du bâtiment. La Commission des alpages, présidée avec dynamisme par Robert Virchaux, organise une souscription nationale. Des appels à la générosité clubistique se renouvellent au cours de cette année-là et de la suivante. H. Badan, par un nouveau don, complète la somme récoltée de telle sorte que le 29 avril 1987, une assemblée extraordinaire peut adopter le projet de reconstruction dont le montant s'élèvera à 392 196 francs, y compris le devis pour la réfection de la voûte du grand chalet des Petoudes d'En-Haut. Les travaux commencent au début de juillet et dureront pratiquement jusqu'à l'inauguration du Chalet du Glacier, le 4 septembre 1988 « pour le 125^e ».

Avant de quitter cette haute vallée de Trient, chère à toute la Section, disons encore un mot des Grands-Dessus. En juillet 1986, la sous-section de Payerne prend la décision de rénover et transformer un des chalets des Grands. Le mois suivant, une convention est signée entre la sous-section et la section des Diablerets. La récolte de fonds peut commencer. En juin 1987, dès que le permis de construire est accordé, les Payernois « foncent » avec enthousiasme, et trois mois plus tard, le 11 octobre, le « Chalet des Grands » est inauguré dans une joie que la pluie diluvienne n'arrive pas à ternir. (La couverture du bulletin n° 12 (décembre 1987) le représente en couleurs, et ses pages 19 à 24 en racontent l'étonnante histoire, photos à l'appui pour qu'on ne puisse pas la mettre en doute.)



Construction du Chalet du Glacier

Le Bisse enfin réalimenté



Passerelle sur la Dzornevettaz





L'alpage des Petoudes

Chalet des Grands



NOS CABANES ET NOS CHALETS DE 1978 À 1988

En 1977, après la remise en état d'un important tronçon du sentier du Mountet — il s'agit encore évidemment de l'ancien sentier de la moraine — la Commission des cabanes annonce qu'elle va s'occuper maintenant de l'entretien et de l'amélioration des petites cabanes. Après la construction d'un cabanon pour le gardien du Mountet, on voit donc s'accomplir divers travaux à l'A Neuve et à Rambert (réfection complète de la cuisine). A Orny, après l'inauguration de la nouvelle cabane, on croyait le problème résolu pour un bon bout de temps. Il n'en est rien.

D'abord, que faire d'Orny II? Ses planches et ses poutres, encore tout à fait valables après 84 ans passés en altitude, s'accommoderaient d'un autre séjour et reprendraient du service... D'aucuns, en 1979, ont pensé qu'on pourrait utiliser ce bois pour reconstruire le nouveau chalet-buvette du Glacier. Mais une idée de Louis Henchoz avait fait son chemin, et la sous-section de Morges avait déjà pris une option sur ce matériel pour en faire sa propre cabane. C'est ainsi

Inauguration d'Orny-Vaulion, le 4 juin 1983



qu'Orny II deviendra Orny-Jura, ou si l'on veut Orny-Vaulion, ou mieux encore restera Orny II, non plus dans les Alpes, mais face aux Alpes¹.

En 1982, la sous-section travaille à cette reconstruction tout en faisant appel à des collaborateurs bénévoles ainsi qu'à de généreux donateurs, et Orny-Jura est inaugurée sur le territoire de la commune de Vaulion, à la date prévue, le samedi 4 juin 1983.

Ensuite, après l'affaire malheureuse de la maison d'Hospental, le CC propose l'aménagement de deux centres alpins, l'un à la cabane Forno (section Rorschach), l'autre à Orny, propriété de notre Section. Faut-il accepter ? Faut-il refuser ?

Le 25 avril 1984, la Section — en assemblée extraordinaire — envisage les frais entraînés par la création de ce *Centre de formation alpine*, et décide de s'en remettre à son comité pour traiter l'affaire directement avec le CC². Ce centre, à 2831 m, nécessitera la construction d'une annexe pourvue d'installations et d'appareils adéquats pour qu'il puisse remplir au mieux ses fonctions. Situé dans une région qui se prête merveilleusement à tous les genres d'escalade et qui nous émeut par sa beauté — aimée de Javelle dès qu'il l'eut découverte³ — le Centre alpin Orny III est inauguré le 13 juillet 1986.

Le sentier de Mountet, qu'il faut sans cesse remettre en état à grands frais, est loin de donner satisfaction. L'idée est ancienne de créer un nouveau sentier d'accès par la rive droite de la Navizence, sur les flancs du Besso. En 1981, une inspection a lieu, qui reconnaît ce nouveau tracé souhaitable. Mais le devis approximatif est tel... qu'on remet la décision à plus tard. On reprendra la question en 1983, mais ce n'est qu'en 1986 seulement qu'une solution est apportée. Sur l'initiative de François Gindroz une séance d'information est convoquée à Zinal pour le 26 juin : le nouveau sentier sera l'œuvre du CAS, mais aussi de l'armée, celle-ci assurant sa collaboration au Club sous la forme de transports et de main-d'œuvre surtout. Les frais ne s'élèveront plus qu'à 100 000 francs pour le CAS.

En septembre 1987, une modeste manifestation souligne cette réalisation. En fait, l'inauguration aura lieu les 15 et 16 juillet 1989, après divers travaux de finition.

En 1987 également, l'éclairage électrique par capteurs solaires est installé au Grand Mountet. Ce système donne entière satisfaction, et la Section en équipera Trient et Orny l'année suivante.

¹ (Bull. 1979/10, p. 7).

² (Bull. 1984/5, p. 7).

³ (Bull. 1985/6, pp. 22 et 23).

Revenons aux Diablerets ou plutôt à leur pied sud, plus exactement à *Barraud*. En 1983, un concours de photos est annoncé pour le jubilé de cette cabane qui sera célébré le 30 septembre 1984 (voir bull. n° 12). Moins de deux ans plus tard, le groupe de skieurs de la section prévoit l'assainissement et l'agrandissement de ce refuge. Il lance à cet effet un emprunt de 25 000 francs pour financer ces travaux qui seront menés à bien au cours de deux brefs étés et donneront lieu à une journée de fête par beau temps, le 11 octobre 1986.

Inauguration de l'agrandissement de la cabane Barraud





Cabane de la Meyette

Reste la *Meyette*, le « cadeau de mariage » qui nous a été apporté par ces dames, lors de la fusion de nos deux sociétés. Sa gentille histoire, qui débute en 1932, nous est résumée en six pages dans le numéro 7/8 juillet-août de 1983. Son jubilé, célébré le 4 septembre 1983 avec la participation de la Musique d'Anzeinde, d'ailleurs présente à toutes les inaugurations, est très réussi¹. Une façon originale de marquer l'événement — mais qu'on ne peut pratiquer à n'importe quelle altitude — a consisté à planter en terre fribourgeoise un petit mélèze né à Trient, en terre valaisanne.

Notre *Meyette* se retrouve, toute pimpante, en janvier 1986, dans le rapport présidentiel, avec des chéneaux neufs, de nouveaux plafonniers, etc. sans compter d'autres aménagements envisagés pour l'avenir, entre autres celui de la cave.

¹ (Bull. 1983/10, p. 13).

CONSIDÉRATIONS SUR D'AUTRES ACTIVITÉS

On s'aperçoit que cette chronique de la Section — de 1963 à 1988 — fait très peu allusion à la montagne. C'est à croire que *Les Diablerets* ont boudé les courses. Que non point ! Bien des pages de tous les bulletins sont consacrées à la publication des programmes des courses, des cours d'entraînement, des semaines clubistiques et aux récits généralement enthousiastes des participants. C'est là, bien entendu, l'activité majeure de la Section, comme du CAS. Bien des membres sont des varappeurs ou des skieurs très actifs. Certains font même parler d'eux. Il y a les varappeurs partisans de l'escalade libre.¹ Il y a ceux qui pratiquent l'escalade artificielle. Et ceux qui donnent dans la nouvelle mode, l'escalade des cascades de glace ou encore celle de falaises², voire de « simples » blocs (pas toujours simples !).

Des courses, d'autre part, s'organisent de plus en plus loin, sur d'autres continents³. L'auteur de ces lignes n'insiste pas sur ces points-là, car ils ne sont pas propres à notre Section : ce sont des tendances communes au CAS.

La compétition existe. Elle est couramment pratiquée. Mais la Section ne pense pas devoir encourager la course aux records, consciente des abus auxquels cet acharnement donne lieu dès que s'y mêlent une publicité exagérée, tapageuse, chauvine, malsaine et, bien entendu, l'argent qui corrompt tout ce qu'il touche.

Mais le CAS n'est pas du tout opposé aux murs d'escalade — écoles d'entraînement — pas plus qu'il ne verra, pensons-nous, d'objection aux parapentes dès lors qu'ils ne gênent personne. On n'en peut pas dire autant de la moto dans les pâturages !

Le ski sauvage a un côté sympathique par le sentiment de liberté qu'il procure, mais s'il se généralise, il occasionnera sans doute de graves dégâts à la forêt, autant à la végétation qu'à la faune. Le ski de tourisme et le ski de randonnée, quant à eux, ne sont éventuellement gênants que par la présence d'un chien non tenu en laisse qui peut poursuivre un animal fatigué et affaibli par les privations de l'hiver.

¹ Cf. *Evolution de l'escalade libre* (Cl. Remy). *Les Alpes* (trimestriel) de mars 1988.

² Cf. *Saint-Loup, fief de l'escalade* (Bull. n° 6/1984, p. 23).

³ Cf. *L'évolution des courses du CAS* (Ulrich Mosimann). *Les Alpes* (trimestriel) de mars 1988.

LA SAUVEGARDE DU MONDE ALPIN

En 1962, Constant Pernet en parlait déjà. En 1988, on en parle encore, et le sujet est loin d'être épuisé. C'est bien là le genre de problème qu'on ne peut résoudre que par une sérieuse prise de conscience individuelle d'abord, collective ensuite. Le CAS ne peut donc qu'inviter chaque membre à faire preuve d'une discipline et d'une volonté exemplaires. Mais en qualité de collectivité partiellement responsable de la sauvegarde de l'intégrité de nos Alpes, le CAS est amené à prendre position sur de nombreux points. Il ne peut le faire honnêtement et d'une façon crédible que s'il a une bonne connaissance du problème et que s'il a lui-même montré l'exemple. Consciente de cette situation, notre section a approuvé la création par le CC d'un poste à mi-temps pour la protection du monde alpin. Une personne compétente, toujours disponible, peut seule intervenir rapidement et valablement.

Mais le Club alpin a encore beaucoup à faire s'il veut jouer le rôle de modèle. Par exemple, le traitement des eaux usées de nos cabanes n'est pas encore résolu partout. Des installations-pilotes sont en activité. Gageons que le CAS saura s'adapter quand les expériences seront terminées et que les conclusions seront incontestables. N'oublions pas que pour l'instant Trient et Orny disposent d'une fosse septique et que le nouveau Chalet du Glacier épure ses eaux d'une façon apparemment satisfaisante.

IMMEUBLE

Objet de soins attentifs d'une commission ad hoc, il est sans cesse entretenu et son état amélioré. L'ascenseur avait été changé dans les années 60; l'éclairage et l'acoustique de la grande salle revus en 1979-80. Par la suite d'importants travaux sont prévus et longuement discutés: ravalement de la façade, révision complète du chauffage, modernisation des logements. L'assemblée extraordinaire du 25 septembre 1985 accepte l'exécution de travaux pour un montant de 890 000 francs et une augmentation d'hypothèque de 900 000 francs.

Est-il besoin de rappeler les multiples services que rend notre maison qui permet à la Section, en pleine ville de Lausanne, de se sentir chez elle, « dans ses meubles »? Chaque membre apprécie l'ambiance et le confort du grand local, orné de tableaux et de la belle peinture murale de Théo Pasche († 1965). Cette salle accueille non seulement les assemblées mensuelles, mais

aussi chaque vendredi ceux qui préparent leurs courses et ceux qui tout simplement préfèrent parler de la pluie ou du beau temps ou jouer aux cartes. Elle facilite aussi l'organisation de manifestations telles qu'expositions, conférences, soirées familiales (des groupes, par exemple), soirée annuelle (dite autrefois soirée-choucroute), bal des skieurs, et j'en passe. D'autres locaux sont voués aux activités particulières de la Section ou des différents groupes : secrétariat administratif (créé par décision du 30 avril 1980), commission d'alpinisme, colonne de secours, archives, bibliothèque, groupe de photographes (laboratoire), musique d'Anzeinde, OJ, sans oublier la buvette — et sa cave bien garnie — qui nous a rendus indépendants d'un service extérieur. Ainsi, dans la diversité, chacun y trouve son compte et son bonheur.

Notons, en parlant de locaux, que le groupe de chanteurs a disparu. Depuis plusieurs années, on déplorait son vieillissement. L'arrivée des dames n'a pas suffi. La fatigue et la lassitude l'ont emporté : la Section a accepté (trop facilement peut-être ?) sa mise en veilleuse (nov. 1983).

La Musique d'Anzeinde



GROUPES

Les groupes viennent d'être énumérés sous la rubrique «*Immeuble*», puisque aussi bien une part de leurs activités s'exerce dans nos murs. C'était aussi une façon de regrouper des «familles» rapprochées, unies, soudées par les mêmes goûts, les mêmes affinités, les mêmes amours.

SOUS-SECTIONS

La vie des sous-sections se confond plus ou moins avec celle de la Section proprement dite. Au surplus, il est difficile — pour ne pas dire impossible — de recréer l'activité de chacune d'elle en se fondant sur le billet mensuel de son correspondant (plus ou moins régulier).

Dans le chapitre intitulé «Cabanes et chalets», on trouve la mention de deux réalisations importantes menées à bien pendant cette période : Orny-Jura, due à l'initiative de la sous-section de Morges et la cabane des Grands, à celle de Payerne. Est-ce à dire que les deux autres sont demeurées inactives ? Non pas ! Il semble que la discrétion et l'autonomie sont plus grandes à mesure que s'accroît la distance avec Lausanne. Rappelons simplement que Vallorbe a fêté dignement le jubilé de la cabane du Mont d'Or le dimanche 13 septembre 1981 et que Château-d'Oex, la petite cadette — qui a célébré ses 25 ans en 1973 — s'est distinguée en hissant à dos d'homme et en érigeant, le 1^{er} août 1984, sur le sommet de la Gummfluh, une croix de fer forgé de 75 kg.

Bien entendu, ces brefs renseignements ne reflètent que très imparfaitement un quart de siècle d'une vie qui, loin de se replier sur elle-même, est souvent très intense dans les sous-sections grâce à l'amitié solide qui lie les membres d'une petite équipe. Des réunions périodiques (malheureusement pas toujours très fréquentées) maintiennent les contacts entre section et sous-sections.



Exposition « 125 ans d'alpinisme » au Musée historique de l'Ancien-Evêché

Fête du 125^e au Palais de Beaulieu



EN GUISE DE CONCLUSION

On ne saurait tout dire. Et pourtant l'auteur de ces lignes voudrait encore exprimer ici un certain étonnement devant la multiplicité et la variété des sujets abordés dans le Bulletin : reflet d'une activité curieuse de bien des domaines. Si la section s'intéresse activement à l'énergie solaire — on l'a vu — pour en faire l'application dans ses cabanes, elle a eu aussi l'occasion et le plaisir d'entendre les conférenciers les plus divers et les plus intéressants. Leurs exposés, illustrés le plus souvent de films ou de clichés, ne traitent pas que des thèmes strictement alpins. On trouve dans les Bulletins des rubriques telles que *Connais-tu ton pays* (ainsi que sa flore) ?, la météorologie, la glaciologie, les techniques de l'alpinisme, la responsabilité et la formation du chef de course, le récit d'expéditions lointaines, mais aussi des citations de textes plus ou moins anciens dignes de mémoire, des comptes rendus humoristiques et bien d'autres études sérieuses voire scientifiques ou simples sujets de divertissement.

Le chroniqueur a été à la fois surpris et charmé d'en (re)découvrir autant !

Et que dire des longues listes de donateurs ?

Comme il doit bien mettre un point final à ces lignes, le scripteur terminera cette vue rétrospective par quelques listes destinées à satisfaire la curiosité des lecteurs désireux de (re)connaître les noms de personnes qu'il serait regrettable de passer sous silence ou de faits qui n'ont pas été ici l'objet de développements.

Evénements notables, jubilés et autres anniversaires

- 1963 (18-19 mai) *Centenaire des Diablerets. Edition d'une plaquette.*
- 1964 *Exposition nationale.
Assemblée extra-muros à la Cave genevoise.
Stand CAS avec photos de Kinette Hurni.*
- 1965 (13 janvier) *Notre local a 30 ans. Pose de l'enseigne.*
- 1967 (1^{er} avril) *Début de l'exploitation de la buvette.*
- 1969 (5 octobre) *Jubilé du chalet de La Borbuintze.*
- 1969 (8 novembre) *1^{re} soirée annuelle avec repas dans notre local
(après un « essai » concluant pour la réunion les chefs OJ suisses,
les 25 et 26 octobre).*
- 1970 (février) *Présentation du futur Comité central de Lausanne (1971-73)
qui succédera à Zurich.*
- 1971-1973 *Comité central à Lausanne.
Siège: Beau-Séjour 24 (immeuble de la Section).*
- 1973 (29 septembre) *Fête centrale à Lausanne. Assemblée des délégués: aula EPFL.
Banquet du « 110^e » au Grand restaurant du Palais de Beaulieu.
Pour la première fois les dames sont invitées à une fête centrale.
Transmission des pouvoirs au futur Comité central (section Pilatus).*
- 1973 (30 septembre) *Balade sur le Haut-Lac avec repas à bord du bateau « Simplon ».*
- 1974 *Jubilé du Bulletin.*
- 1974-1975 *Agrandissement de la cabane du Trient (+ 45 places).*
- 1975 (5 avril) *Jubilé de la sous-section de Morges.*
- 1975 (29 juin) *Jubilé du chalet Lacombe (Pierre du Moëllé).*
- 1975 (21 septembre) *Inauguration de l'agrandissement de la cabane du Trient.*
- 1975 (22 septembre) *Ouverture du chantier de la cabane d'Orny.*
- 1975 (12 octobre) *Jubilé de la sous-section de Payerne.*
- 1976 (9 mai) *Jubilé de la sous-section de Vallorbe.*
- 1977 (28 août) *Centenaire d'Orny I.
Fête à Champex avec la participation de la Musique d'Anzeinde.*
- 1977 (29 août) *Inauguration de la cabane Orny III (80 places).*

- 1977 (3 et 4 septembre) *Jubilé de la cabane de l'A Neuve.*
- 1978 (3-4 juin) *Inauguration du bivouac de Mittelaletsch (13 couchettes).*
- 1979 *Acte officiel de la donation H. Badan des alpages de Trient à la section.*
- 1979 (17 novembre) *75^e anniversaire du Groupe de skieurs célébré au Rond-Point de Beaulieu.*
- 1979 (17 décembre) *Signature du contrat de fusion CAS-CSFA.*
- 1980 (30 janvier) *Soirée de la fusion.
Nouveau costume offert par les dames à la Musique d'Anzeinde.*
- 1980 *Création d'un poste de secrétaire à mi-temps.*
- 1980 (2-30 août) *Forum de l'Hôtel de Ville.
Exposition consacrée à la section des Diablerets.*
- 1981 *Jubilé du Groupe de photographes.
Exposition du 28 février au 8 mars, au local. (Thème: Les Alpes).*
- 1981 (13 septembre) *Jubilé de la cabane du Mont-d'Or (Sous-section de Vallorbe).*
- 1981 (28 octobre) *Assemblée extraordinaire: Révision des statuts de la section.*
- 1982 *Création de la Commission des archives.*
- 1982 *Travaux de reconstruction Orny-Vaulion (Sous-section de Morges).*
- 1982 *La section se prononce contre l'achat (préconisé par l'Assemblée des délégués de Lugano) d'un bâtiment, à Hospental, destiné à un centre alpin.*
- 1983 (4 juin) *Inauguration d'Orny-Vaulion (Sous-section de Morges).*
- 1983 (4 septembre) *Jubilé du chalet de La Meyette (Lac des Joncs).*
- 1983 *Jubilé de la Musique d'Anzeinde.*
- 1984 (3 au 10 mars) *Groupe de photographes: Exposition « Notre Trient ».*
- 1984 (printemps) *Participation au nettoyage des pâturages ormonans couverts de débris d'avalanches.*
- 1984 (8-9 septembre) *Jubilé de la cabane du Trient.*
- 1984 (30 septembre) *Jubilé de la cabane Barraud (Anzeinde).*

- 1985 *50^e anniversaire de l'achat de l'immeuble de la rue Beau-Séjour 24.*
- 1987 (1^{er} avril) *20^e anniversaire de notre buvette.*
- 1987 (mai) *Début des travaux de reconstruction du Chalet du Glacier (buvette),
à Trient.*
- 1988 (juin
à septembre) *Exposition « 125 ans d'alpinisme »
au Musée historique de l'Ancien-Evêché.*
- 1988 (4 septembre) *Inauguration du Chalet du Glacier à Trient.*
- 1988 (5 novembre) *Grande soirée du 125^e au Palais de Beaulieu.*

Présidents de la Section

Diablerets

Constant Pernet	1961-1963
Charles Cevey	1964-1966
Francis Henny	1967-1969
Robert Virchaux	1970-1972
Charly Dupont	1973-1975
Jean-Jean Jacques Lambercy	1976-1978
Henry Collomb	1979

CSFA

Eliane Cuhe	1962-1965
Marguerite Flückiger	1966-1969
Jeanne Roman	1970-1972
Marie-Louise Givel	1973-1975
Martine Martin-Vietti	1976-1976
Annie Maurer	1978-1979

Depuis la fusion

Henry Collomb	1980-1981
Louis Pittet	1982-1984
Serge Giroud	1985-1987
Eric Isoz	dès 1988

Président du CC du CAS:

Charles Cevey	1971-1973
---------------	-----------

Membres d'honneur

1952	Paul Wyssbrod
1964	René Ledermann, Constant Pernet
1967	Charles Cevey, Henri Guignard
1969	Henri Borsay, Charles Fornerod
1970	Francis Henny
1973	Maurice Dentan, André Groux, Martine Martin-Vietti, Robert Virchaux
1975	Marius Héritier
1976	Charly Dupont
1977	Julien Fiorina, Pierre Vittoz
1978	Edmond Pidoux
1979	Jean-Jacques Lambercy
1980	Henri Badan, Marcel Rochat
1981	Charles Kraege, Albert Noll
1982	Pierre Blanc, Henry Collomb
1983	Willy Comte, Marie-Louise Givel
1984	Philippe Metzker
1985	Arnold Glardon, Louis Pittet
1986	Vincent Durnat
1987	Fernand Groux, Pierre Vaney
1988	Robert Formaz, Serge Giroud, Kinette Hurni

Le Bulletin et ses rédacteurs

Ami Renaud	1958 - 1971
Vincent Durnat	1972 - 1984
Jean Groux	1985 - 1986
Alain Chevalley	dès 1987

Gardiens de nos cabanes

Mountet	1964 - 1975 1976 - Aujourd'hui	Oscar Vianin Joseph Savioz
A Neuve	1963 - Aujourd'hui	Robert Formaz
Trient	1964 -1978 1979 - Aujourd'hui	Rémy Buémi Willy Berra
Orny II	1964 - 1971 1972 - 1978	Rémy Joris Edmond Formaz
Orny III	1979 - 1984 1985 1986 - Aujourd'hui	Jean-René Thétaz Edouard Gross Raymond Angéloz
Rambert	1964 - 1982 1983 - 1984 1985 - 1986 1987 - Aujourd'hui	Marc Produit Jean-Michel Cleusix Roger Gillabert Jean-Daniel Gillabert

Perspectives

Une société évolue, non pas forcément en se soumettant à d'éphémères impératifs, en adoptant de façon servile les modes d'un moment.

Elle doit évoluer, oui, mais en réfléchissant. En essayant de prévoir quelles seront les nécessités de demain, celles du XXI^e siècle qui est à nos portes. Quels seront les besoins de nos descendants ? Rechercheront-ils le bruit, l'agitation ? Aspireront-ils au calme, au silence ? Voudront-ils partout des routes, des remontées mécaniques ? Préféreront-ils des zones de tranquillité, de nature laissée vierge, avec sa flore, sa faune, ses minéraux ?

Fuiront-ils l'effort physique personnel et considéreront-ils la performance comme la spécialité de quelques athlètes, entretenus par une communauté (le plus souvent nationaliste pour ne pas dire chauvine) qui se borne à les applaudir ? Ou bien verront-ils dans le sport (alpin en particulier), pratiqué avec mesure, un exercice salutaire pour le corps et l'esprit ?

Autant de questions qu'on peut - qu'on doit se poser.

Le soussigné pose sa plume. En cette fin de décembre 1988, il formule un souhait (c'est justement la meilleure période pour le faire) : que l'on joue à se dépasser soi-même ; que l'on apprenne à maîtriser ses instincts et ses peurs ; que l'on regarde autrui non comme un compétiteur, un rival, presque comme un « adversaire à vaincre », mais comme le prochain, le compagnon, l'ami possible, un frère en puissance.

N'allons-nous pas vers l'*Europe unie* ?

Et si l'alpiniste doit être le seul à ne pas donner dans la compétition stipendiée, il ne sera peut-être pas devenu pour cela un surhomme, mais il aura au moins cette originalité, cette qualité bien à lui, cet idéal désintéressé qui a toujours fait – et qui fait toujours – sa force.

Regardons vers l'avenir !

Gérald Widmer

Une vie pour la montagne

par Edmond Pidoux

Je peux le dire sans exagération : j'ai consacré une vie à la montagne. A l'âge de dix ans, j'ai eu la révélation de ce monde à trois dimensions, et je n'ai plus cessé d'être fasciné par lui.

Petit Suisse né en Belgique, j'ai vécu mon enfance dans ce pays désespérément plat. Une ou deux fois pourtant, j'avais séjourné en vacances au bord du Léman ou du lac de Neuchâtel. J'aimais cette nature, campagne, forêts, rivières, mais je ne voyais pas plus loin, pas plus haut que les crêtes boisées du Jura. Les Alpes, sur lesquelles s'ouvrent pourtant ces deux lacs, n'avaient pour moi aucune existence. Ma vue était excellente, donc je les voyais aussi bien qu'aujourd'hui. Je ne les *regardais* pas. Regarder, c'est interpréter les données que nos yeux nous fournissent. Chercher leur sens. Découvrir leur intérêt.

Par ce manque de curiosité, ce refus ignorant, j'étais pareil aux hommes d'autrefois. La montagne les laissait indifférents quand ils la voyaient de loin, et ils la détestaient quand ils en étaient proches.

Il y a deux cents ans à peine que cette façon de voir (ou de ne pas voir !) a changé. Presque d'un jour à l'autre, ces *monts affreux*, comme on les appelait, sont devenus pour nous pleins d'attirance et de beauté. Mais pour nous l'apprendre, il a fallu des hommes plus imaginatifs et plus sensibles qui l'avaient découvert par eux-mêmes et savaient l'exprimer. Par leurs écrits, des poètes et des savants comme Jean-Jacques Rousseau, Albert de Haller, Salomon Gessner, Horace-Bénédict de Saussure nous ont ouverts à cette sensibilité nouvelle, qui fait désormais partie de notre culture.

Précisément parce qu'elle est un monde à trois dimensions, un monde en relief, la montagne ne se regarde pas comme un tableau, d'un point précis à distance et angle justes. Il faut l'approcher comme un monument, ou une statue. Il faut un regard *mobile* qui enchaîne les points de vue. On ne voit réellement la montagne qu'en se déplaçant autour d'elle, à divers niveaux, à des distances variables, à des heures et en des saisons contrastées par le jeu infini des éclairages. L'alpinisme est d'abord cette *randonnée du regard* caressant inlassablement l'objet de sa contemplation. Le plaisir qu'il donne est pareil à celui du sculpteur. Il devient peu à peu un plaisir de création. En vivant avec la montagne, l'alpiniste sent qu'il la fait exister toujours plus, libérée de notre mortelle indifférence.

Le regard n'est pas seul en cause. Toutes nos facultés sont en œuvre pour cette prise de possession. L'oreille perçoit, dans l'immensité du silence alpin, le concert de voix innombrables. Celles qui chuchotent ou murmurent ne sont pas les moins émouvantes. L'odorat apporte de partout ses messages, approche du glacier, retour aux mélèzes résineux, foin des granges, fumées du village ou du refuge, parfum de fleur plus léger qu'un soupir, ou même l'odeur de la neige qui tombe du brouillard. Aucune langue n'a trouvé les mots pour la dire.

Mais la montagne, encore, se *palpe*. Avec les doigts qui caressent le rocher, qui en épousent les prises. Avec les pieds, sensibles comme des antennes pour explorer le sol, sa fermeté, sa pente, et pour s'y adapter, à lentes foulées ou vigoureuses gambades. Tous les muscles du corps exercent ensemble les gestes enveloppants qu'il faut pour prendre possession... Mais c'est là une prise mutuelle. La montagne, quand vous la saisissez à bras le corps, en même temps s'empare de vous.

* * *

Voilà ce que ma première et bien modeste course m'a fait pressentir d'une manière inoubliable. J'étais l'un des plus jeunes d'une quinzaine de randonneurs improvisés, oncles et tantes, cousins et cousines, faisant route par les montagnes entre la Gruyère et les Ormonts. Devant moi, c'était l'aventure...

Pourtant, quelle déception en découvrant, à une heure de marche de Châtel-Saint-Denis, notre premier but, le Moléson ! Au lieu des crêtes jurassiennes que je connaissais, tout habillées de sapins, je voyais se dresser une montagne énorme, nue comme un crâne et pas plus séduisante. J'aurais fait volontiers demi-tour, moi pour qui rien, à présent, n'est trop sévère, trop rude et minéral !

La tradition de l'époque, chantée dans le fameux « Salut, glaciers sublimes ! », était de « chercher l'aurore sur les plus hauts sommets ». Nous voilà donc en chemin avant l'aube sur les flancs du Moléson, après quelques heures dans le foin à chercher le sommeil. Une trentaine d'écoliers, avec leur maître bon premier, avaient mené un sabbat d'enfer. La nuit blanche, un gros bol de lait avalé de travers, me faisaient des jambes de coton, un estomac en révolte. Je me traînais, pauvre tas de souffrance, entre deux vomissements. Au sommet m'attendait le supplice du vertige. Mes mains ne lâchaient plus les dernières touffes d'herbe.

Or, une heure plus tard, dans le raide versant d'Albeuve où se tortille le fil d'un sentier, on pouvait me voir tout gaillard et glorieux descendre face au soleil, le pied sûr, le cœur en fête, comme si j'allais vers un nouveau commencement du monde.

C'était bien un commencement en effet, mais le mien. Mon commencement d'alpiniste.

* * *

Ce qu'un enfant est capable d'acquérir et d'intégrer en peu de temps est incroyable. Quand j'essaie de revivre cette première randonnée, je ne doute pas d'avoir passé par une vraie mutation. De l'ignorant un peu égaré que j'étais, elle avait fait en quelques jours, ou même quelques heures, un « initié », adapté et bientôt comme chez lui dans ce monde nouveau.

L'impression la plus décisive, je l'ai vécue au col de Seron, au pied de la Cape-au-Moine. Cette noire aiguille de mauvais rocher n'intéresse plus personne aujourd'hui, mais ce jour-là, des voix venaient de là-haut, celles de grimpeurs en route vers le sommet. On voyait leurs silhouettes se découper sur le ciel entre les pointes de rocher, comme des soldats faisant la ronde sur les remparts. Ah ! pouvoir un jour être l'un d'eux ! Pour longtemps, ce serait mon plus beau rêve. Ces fascinants châteaux de pierre n'avaient pas été créés pour rien. Ils l'étaient pour moi. On le verrait bien quand ma famille aurait quitté pour de bon le plat pays.

* * *

Il a fallu attendre trois ans cette échéance. Non pas même pour conquérir des sommets, mais pour passer des vacances à leur pied. Ma famille ne comptait aucun alpiniste, j'ignorais tout de la grimperie. Mais tout ce qu'on peut faire hors des sentiers à travers herbes et caillasses bien pentues, en exploration loin des regards vite alarmés, tout cela me formait le pied montagnard. Mais encore, un instinct me poussait à regarder comme un défi tout bloc de rocher tombé des hauteurs. Il fallait l'escalader à tout prix, user mes ongles à lutter avec lui. Je dis *avec* et non pas *contre*. Lui et moi nous étions *ensemble* dans ce corps à corps. Et quand je me dressais enfin au sommet d'une roche, déjà je ressentais ce que j'ai éprouvé des centaines de fois depuis lors sur le point extrême d'une montagne, à l'endroit où elle atteint sa suprême simplification, sa parfaite unité. Alors elle devient pour moi comme une personne que je peux regarder dans les yeux : elle et moi, nous sommes contents l'un de l'autre...

Il faut voir, dans cette attitude spontanée d'un galopin de treize ans, l'expression d'un vieux sentiment que nous avons perdu et que les Noirs d'Afrique, par exemple, ont su conserver jusqu'ici : celui de notre appartenance à la nature, et d'abord à la plus primitive, celle du minéral, où reste visible l'action des forces cosmiques en jeu dans l'infini de l'univers, et en nous-mêmes, poussière d'infini.

La montagne, comme la mer et le désert, nous ramène à l'élémentaire. Par elle on rejoint l'homme de la faim et de la soif, de la peur et de la fatigue, mais aussi de la curiosité exploratrice. On réapprend le prix de l'eau et du pain, d'un lambeau d'étoffe sur la peau nue, d'un creux de rocher pour abri. Le prix du souffle de vie qui est en nous. Mais Robinson, comme pour fuir à l'opposé, s'ingénie à s'équiper toujours mieux. Ainsi, le coureur de montagnes, au début, aime que tout son bien tienne dans un mouchoir : légèreté, liberté ! A la fin, on le voit transporter avec lui le poids de ses inventions, tellement encombré de son attirail qu'il ressemble à un marchand ambulancier... Quitte à s'en dégoûter pour retrouver l'autre extrême : la « grimpe » à pieds nus, avec à peine plus qu'un cache-sexe pour vêtement.



Pas du Lustre

Tel est le cercle dans lequel nous tournons. Mais revenons à mon apprentissage.

Mon initiation à la haute montagne a débuté sous les auspices de deux aînés et n'a comporté que deux courses. Après quoi j'ai appris « sur le tas », comme on dit, avec un compagnon de mon âge qui est resté mon fidèle pendant plus de soixante ans. Mais toujours demeure, à l'entrée de ma carrière, le souvenir de ces deux courses baptismales : à l'Aiguille Javelle, dans la chaîne des Dorées au Trient, et au Blümlisalphorn dans les Alpes Bernoises. Dans la première, je découvrais le granit couleur de feu et né du feu, avec sa structure de pure géométrie. Dans la seconde, l'impeccable dessin d'une arête de neige fusant vers le ciel, ou d'une corniche où s'inscrivent, comme dans un graphique, les mécanismes du vent, les jeux de l'air et de l'eau au gré des humeurs et températures du ciel. D'emblée, sans me l'expliquer, je m'étais trouvé en harmonie avec ce monde de l'altitude. Je me sentais fait pour vivre et dialoguer avec lui. Car telle est ma conviction profonde : la montagne répond à celui qui l'interroge, à travers un langage symbolique, tout comme un livre parle à celui qui a su d'abord l'épeler, puis le lire, l'interpréter enfin.

* * *

Deux aînés m'avaient donc initié. Je les connaissais peu, l'un comme mon ancien professeur, exigeant et redouté ; l'autre, comme un ami lointain de ma famille. L'un et l'autre avaient deviné ma passion en attente et m'avaient invité par pure grâce. Mais je l'ai compris plus tard : mon bonheur, intense et naïf, devait faire leur joie. Je me suis moi-même offert cent fois ce plaisir en devenant plus tard chef de l'organisation de jeunesse du Club alpin à Morges, puis instructeur alpin de l'armée, ou simplement « initiateur » de débutants de tous âges. Rien ne rajeunit comme de se retrouver soi-même dans le regard émerveillé d'un autre.

Venu à la montagne dans cet éclairage de générosité, je ne peux voir l'alpinisme que dans cette lumière. Je comprends comme une forme d'ascèse le goût de la montagne en solitaire. Mais ce que je refuse, c'est la rivalité sournoise, la compétition jalouse, l'agressivité qui conquiert et détruit en même temps. C'est encore le mélange de l'audace et de la lâcheté, la vanité de l'alpinisme exhibition, et toute perversion due à l'exploitation commerciale et à l'hypertrophie de la technique.

La montagne est sans vertu par elle-même. Là-haut, on n'est pas « plus près de Dieu » ou d'une humanité meilleure, et les altitudes himalayennes n'ont pas haussé le niveau moral de l'alpinisme, qui restera toujours l'affaire des individus, de chaque personnalité. La seule vertu de la montagne est de nous mettre face à nous-mêmes, nus et désarmés. Pour peu qu'elle se fâche, on est vite réduit à un peu de chair tremblante et blafarde. Mais il ne suffit pas d'être ainsi dépouillé



Le Rothorn de Zinal

d'illusions pour en valoir mieux. Il est facile de se croire assagi par l'épreuve, ou parvenu au meilleur de soi-même dans le succès d'une belle aventure. Le retour à la vie quotidienne est révélateur. Beau et sage sur les sommets, laid et sot en plaine, c'est la vérité de celui qui compte sur la montagne seule pour dépasser sa stature ordinaire.

* * *

Le talent ou le don de grimper est inégalement réparti. Certains l'ont de naissance, comme cette Hollandaise plus toute jeune quittant son pays pour la première fois, et que nous conduisions à la Haute-Cime des Dents-du-Midi. Elle y gambadait comme un chamois, se trouvant du jour au lendemain adaptée aux pentes les plus escarpées où peuvent tenir encore des éboulis.

Dans le sauvage Valsorey, j'ai rencontré un jeune Breton venu tout droit de chez lui pour garder un troupeau. Il ne se lassait pas de courir la montagne. Il la découvrait comme si elle l'attendait depuis toujours.

J'ai pu observer chez les débutants tous les degrés dans l'aisance comme dans la gaucherie. J'ai découvert aussi qu'un don pour l'escalade, même exceptionnel, ne fait pas un alpiniste. Parmi les plus doués, plusieurs abandonnaient, trop peu sensibles à la montagne pour lui rester fidèle après quelques exploits. En revanche, plus d'un maladroit, fasciné par elle, a progressé au-delà de toute espérance. Il en va comme dans la musique. On peut posséder, pour le jeu d'un instrument, un mécanisme d'une virtuosité éblouissante, et manquer en même temps de l'essentiel, qui est la musicalité. Dommage qu'il n'existe pas un mot correspondant pour dire la sensibilité de l'alpiniste.

C'est toujours pour leur façon de sentir et de « vivre » la montagne que j'ai choisi mes compagnons de cordée et d'aventure. Dans un mode d'existence où le risque est à la clé et la vie souvent en jeu, impossible de se lier (c'est bien le mot !) comme un couple mal assorti. Faire de la musique ou de la montagne avec celui qui ne les sent pas comme vous, c'est échanger un pur plaisir contre une corvée.

Il y a tant d'approches de la montagne et de styles exprimant la sensibilité de chacun ! Tel ne l'aborde que dans un religieux et timide respect. Tel autre par jeu, dans la fantaisie et l'humour. Un troisième y apporte méthode et raison. Un dernier la violente et la regarde comme un gibier... Mais pour connaître intimement ce monde du relief et de l'architecture, il faut posséder intuitivement une sorte de *sens géologique*. C'est lui qui perçoit les structures d'ensemble et les formes. Qui commande la mémoire des lieux et l'orientation. Qui permet de découvrir les cheminements et d'adapter le rythme de l'escalade à celui de la montagne, si bien que le grimpeur, dans sa course, éprouvera le sentiment de danser un ballet avec elle.



Aiguille Javelle

Ceux qui ont communiqué dans un même esprit en vivant l'aventure alpine se retrouvent comme au premier jour même après les plus longues séparations... J'ai perdu, hélas ! mes deux « frères » de cordée. Henri, le premier, après soixante ans de joies partagées, a été trahi par son vieux cœur d'un jour à l'autre, et pour jamais. Pierre, le second, mon compagnon de près de trois cents ascensions, est tombé dans la face est du Mont-Blanc. Ils m'ont laissé des trésors de souvenirs qu'il est cruel de ne pouvoir retrouver, aujourd'hui, à chaque rencontre, dans un regard. Ces deux amis exceptionnels ne me font pas oublier cependant les compagnons moins doués ou moins entreprenants qui m'ont rendu cent fois, par leur joie communicative, ce que je pouvais leur donner comme chef de cordée. Mais le plus précieux encore, c'est d'avoir pour compagne celle qui partage avec moi, depuis notre première rencontre, un amour toujours neuf de la montagne.

* * *

S'il y a communion chez les alpinistes, il y a presque autant de compétition, comme dans notre existence tout entière. Et cela peut aller du meilleur au pire, de l'émulation joyeuse à la rivalité pleine de hargne.

La compétition existe d'abord entre nous et notre objectif : ce col, ce sommet, cette traversée qui nous défient. Ou plutôt, qui défient notre paresse, notre ignorance et notre peur. La compétition est donc, en fait, en nous-mêmes, avec nous-mêmes. Elle s'inspire d'une volonté de dépassement.

Mais on veut dépasser aussi celui qui joue avec nous, une fois encore comme dans la musique d'ensemble. On se pousse mutuellement au meilleur de son talent, pour porter en commun, à son plus haut niveau, la beauté de l'œuvre. Oui vraiment, en cordée avec Henri ou Pierre, j'ai eu le sentiment de « jouer la partition » de telle ou telle montagne, en recherchant la plus grande pureté d'exécution, la plus grande profondeur d'interprétation. Mais c'était toujours « *la montagne* – et nous » : jamais « *nous* – et la montagne ».

Je suis tenté de refuser absolument pour l'alpinisme la compétition avec minutage, classement, titres et prix, comme elle existe pour le ski et tend à s'établir pour l'escalade en falaise. A la limite, dans ces joutes spectaculaires, la montagne devient superflue. Il suffit, pour le ski, de la pente et de la « glisse » ; et pour la « grimpe », d'un relief et de prises. On construit aujourd'hui un peu partout des parois d'escalade artificielles comme on a construit des tremplins de saut pour le ski. Laissons la compétition y trouver son compte.



Le Grand Muveran

Je suis bon public. Je m'excite tout comme un autre aux spectacles que nous offre le « grand cirque blanc » de chaque hiver. Comme journaliste chargé de couvrir un festival de films alpins, j'ai admiré sans réserve la virtuosité des grimpeurs d'aujourd'hui. Je les comprends de cultiver leur art en rivalisant comme sur le stade. Mais je vois aussi quel danger les guette : l'asservissement à la publicité, à l'argent, et à l'esprit de la foule qui attend d'eux ce que j'appelle une *mentalité de gladiateurs*.

Faisons leur part aux compétitions-concours, mais que l'alpinisme en soit préservé. Qu'il refuse de réduire le tout, qu'il devrait être, à une partie, tellement hypertrophiée qu'elle le défigure. L'alpinisme véritable doit s'étendre à la totalité de ce que notre sensibilité peut saisir de la montagne. On doit lui appliquer ce jugement que C.-F. Ramuz formule pour l'individu : « L'homme le plus grand est celui qui concilie en lui le plus de choses. »

* * *

On pose souvent, non sans provocation, cette question difficile : a-t-on le droit de prendre des risques en montagne, alors que l'existence est en elle-même bien assez aventureuse ?

J'ai vécu l'expérience de perdre à ma cordée un compagnon qui a payé de sa vie une grave imprudence de sa part. Il s'en est fallu de peu que je ne sois pas là pour le raconter, ni un autre ami, deuxième survivant... tué deux ans plus tard dans une avalanche. J'ai pu imaginer quel remords aurait pesé sur moi si j'avais été la cause de ce malheur. J'ai repris mes courses dès la saison suivante : ne pas le faire, c'était abandonner pour jamais.

Le risque n'est acceptable que sous condition, et pour le gain physique et moral qu'il procure. Dans un monde entièrement sécurisé, l'être d'abord animal que nous sommes tombe au plus bas de sa valeur physique. Un sport exigeant préserve de cette dégénérescence sournoise.

Il y a plus : le risque pris pour l'exploration de notre planète (et même au-delà, de nos jours) est la condition d'une expérience intime et vécue de notre rapport à l'univers. On y gagne une vue plus juste – et plus relative ! – de la vie et de la mort.

Déjouer le danger par une vigilance sans défaut, c'est la vocation normale de l'homme. Mais jouer sa vie à pile ou face est une assez vulgaire tentation, et la foule nous y excite : elle veut qu'on lui donne des frissons.

L'alpiniste, lui, pèse attentivement le gain et le prix à payer. Excellente école de jugement pour l'homme libre et responsable !

* * *



Le Nadelhorn

Le Club alpin !... C'est sous le parrainage des mêmes deux aînés que j'y suis entré à la veille de mes vingt ans, en 1928. Fierté, mais plus encore, tremblement. Je revois la salle du vieux Cercle de Beau-Séjour, où d'impressionnants messieurs siégeaient comme des Olympiens dans leurs nuages... de fumée. Je les sentais parfaitement heureux entre eux et sans moi. Excès de timidité ? Je n'ai eu longtemps que de rares contacts avec le club dans son sanctuaire, sinon pour l'amour de la bibliothèque. C'est dans les cabanes que le CAS existait à mes yeux, et dans sa revue, le précieux *Echo des Alpes*. Un vieux clubiste, le « papa Centurier », m'en avait légué la collection complète. J'en ai lu et relu inlassablement les volumes. Quel trésor de connaissances et d'impressions montagnardes, pour enrichir mon expérience alpine ! La montagne *exprimée* restera toujours pour moi la montagne réelle. Humainement réelle. Tant qu'elle n'a pas été dite, elle n'existe que dans l'attente d'un esprit qui la fera vivre.

Les jeunes d'aujourd'hui n'imaginent pas le fossé de jadis entre les générations. Une rimaye plutôt, surplombée par la masse de la tradition et de l'expérience des « vieux ». En toutes choses l'évolution était lente. L'homme d'âge restait durablement à la hauteur, sans être contesté ni délogé. Aujourd'hui, tout est projeté vers l'avenir, par les développements techniques ultra-rapides, par l'élévation du niveau de la vie, par la considération vouée à la jeunesse.

« Il pue étrangement sa jeunesse ! » fait dire Molière à un aîné jugeant un cadet. Le mot, de péjoratif qu'il était, est devenu l'un des plus laudatifs. Ne pas porter son âge : suprême vertu !

Je suis entré dans un club sans organisation de jeunesse, sans l'accueil, sans les cours de formation ni les équipements offerts aujourd'hui. Posséder un piolet, une corde, c'était l'exaucement d'une longue convoitise. Les godillots de l'armée étaient une bénédiction gratuite. Des crampons ? Faisant de nécessité vertu nous les méprisions, tout fiers de réussir sans leur aide Charbonnet ou Argentièrre, Dent Blanche ou Rothorn.

Pitons, mousquetons, étriers, dont on commençait à parler, c'était une quincaillerie réprouvée par les « vrais » — dont nous étions, bien sûr ! — Le moindre « clou » offensait la montagne... Sentiment d'écologiste avant la lettre !

Le purisme n'est pas d'aujourd'hui. Chaque génération le définit à sa manière. Pour nous il consistait encore à descendre tout passage sans rappel. Oh ! ma fierté d'avoir fait (ou défait) les Douves Blanches du haut en bas sans son aide, en souliers à clous et par neige fraîche !

Toute chose étant hors de prix, en ces temps de la « grande crise mondiale », les jambes remplaçaient le train ou le car ; et souvent, le foin d'un raccard, la cabane. Pour me faire quelque argent, je vendais au marché de la Riponne le papier journal de la famille. Un marchand de

fromage m'en donnait vingt centimes du kilo, soit plus de deux francs en valeur d'achat d'aujourd'hui. Mais tous les prix étaient à l'avenant. Ainsi j'avais déniché une épicerie où une boîte de purée de pommes d'un tiers de litre ne coûtait « que » quatre-vingts centimes : plus de neuf francs actuels ! Un filon à passer aux copains !

Les possibilités d'alimentation en montagne étaient des plus limitées : trois ou quatre potages à cuisson interminable ; des pâtes, du gruau d'avoine ; le riz, interdit par l'altitude ; la préparation du café, filtré dans un « pied de chaussette », rendait l'attente odieuse pour les « viennent ensuite »... Quant aux conserves en boîtes, leur poids et leur prix en faisaient un luxe hors de portée... à part le « singe » ramené en douce de l'armée. Or aujourd'hui, où le choix des vivres est aussi vaste que leur conditionnement léger, la faveur va aux repas offerts par les gardiens comme à l'hôtel. Encore une contradiction de notre temps...

Malgré sa dureté, je bénis une époque où la pauvreté des moyens et des ressources, ajoutée aux raideurs sociales, faisait de l'évasion en montagne la plus gratifiante des aventures. Là-haut c'était une liberté, une plénitude de vie que l'on devait avant tout à soi-même.

... Je m'exalte et vais faire sourire... Non, je ne souhaite pas un retour aux difficultés d'antan. Chaque génération a les siennes, et si elles ne les a pas, elle les crée, si grand est notre besoin de trouver des adversaires à notre mesure. A la mesure d'un éternel désir d'affrontement et de dépassement.

* * *

J'ai consacré, ai-je dit, une vie à la montagne. Non pas *ma* vie, ni toutes mes vies, car nous avons cent manières d'être présents au monde et parmi les autres : dans la famille, le milieu, l'Etat ; face au travail et au loisir, à la connaissance et aux arts ; à la propagande et à l'information ; face aux rivaux, aux subordonnés, aux étrangers, la liste est infinie. Je n'ai donc donné à la montagne qu'une de mes vies, mais j'ai toujours essayé de la mettre en harmonie avec les autres. De parvenir à la plus grande unité possible dans la santé et dans l'équilibre...

Je ne suis pas *arrivé*. Je suis toujours *en route*, comme si je croyais ce sommet possible, l'ayant entrevu dans la clarté du matin. J'y pense comme à cette montagne découverte à l'âge de seize ans dans ma première approche du monde des glaciers. Nous allions en randonnée de l'ancienne cabane des Dix, aujourd'hui noyée dans le lac de barrage, à celle de Bertol, en passant le col de Riedmatten. Nous suivions au petit jour la crête redressée de la moraine, sans deviner ce qui nous attendait là-haut, à la cassure de la pente.

... Une image à couper le souffle : le Mont-Blanc du Cheilon, dans l'éclat d'une aube couleur de soufre ou de safran. Une présence incroyable. La masse. La puissance. L'équilibre. L'harmonie. Une pyramide parfaite de glace et de roche, et de part et d'autre de sa pointe suprême, à gauche, le bombement d'un glacier en corniche de séracs ; à droite, une épaule de névé lisse comme une cuirasse. L'ensemble était pareil à un aigle déployant ses ailes pour un envol que notre présence avait suspendu un moment..

Aujourd'hui, l'âge venant, il m'a fallu réduire peu à peu mes ambitions montagnardes. Mais si je pouvais, à mon dernier souffle, retrouver l'émoi de cette matinée-là, un grand moment d'éternité me serait rendu... Et peut-être (qui sait ?) ... pour l'éternité !

Les pages qu'on vient de lire ont été écrites à l'invitation du CC, du CAS et des radios suisse française et suisse allemande.

